

Souvenirs d'un vieux Lausannois

Autor(en): **J.Z.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 48

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181523>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. ; trois mois, 1 fr.
Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Tous les envois doivent être affranchis.

Souvenirs d'un vieux Lausannois.

La fondation du Bazar vaudois et l'exposition vaudoise des produits de l'industrie.

Par une soirée brumeuse de la fin d'octobre 1831, vers les 7 heures du soir, on vit sortir de la maison n° 1, rue de la Madeleine, à Lausanne, un petit groupe, bien enveloppé dans les vastes manteaux de l'époque. Ce groupe se dirigea vers la Riponne, pour aller au Chemin-Neuf. Mais entendons-nous. La rue de la Madeleine se terminait, à gauche, par de vieilles masures, débris des anciens murs de la ville. Les chaudronniers ambulants y faisaient leur demeure au milieu de tous les débris qu'on venait y jeter. Pour aller à l'école de Charité, il fallait descendre jusqu'au bord de la Louve, traverser un pont et remonter de l'autre côté. Tout était encore à l'état de nature. Là où nous voyons aujourd'hui la Grenette, étaient les bains de Boverat. Le Chemin-Neuf bordé de peupliers, avait une haie à droite et à gauche. Pas trace d'habitations. C'était hors de ville. Les troupes de la caserne, allant manœuvrer sur Montbenon, battaient la caisse en descendant le Chemin-Neuf, mais le tambour devait cesser à l'entrée de la Madeleine, pour ne point troubler le repos des gens de la ville. Cette louable coutume finit en 1834 lorsque M. Noverraz dota nos troupes de fanfares. La musique des clairons finit son règne, et le public enchanté, admit que M. Noverraz et sa fanfare traverseraient la ville en jouant.

Mais nous revenons à notre groupe qui se glissa à travers les ténèbres, vers une petite maison, haute d'un étage, construite tout récemment au Chemin-Neuf. C'était M. le vice-président de la société d'industrie du canton de Vaud, accompagné de son auguste famille; il allait assister au premier essai d'éclairage du bazar vaudois, qui devait être inauguré au nouvel an.

Benjamin Corbaz, avec sa petite taille, son asthme incurable et qui lui rendait le parler si pénible, attendait devant la maison qui devait s'appeler le bazar vaudois. Il se frottait les mains avec satisfaction. C'était lui qui, sans ingénieurs ni architectes, avait fait un bazar en carton, puis l'avait fait construire en pierres, sur le terrain, avec le concours de son ami M. Pflüger, ancien traducteur à la rédaction de la *Gazette de Lausanne*.

On alluma solennellement le lustre, ce qui fut long, car on avait encore l'éclairage à l'huile. On

mesura scrupuleusement le degré de lumière nécessaire, puis on admira le plain-pied, avec son bureau à droite, ses tables, ses vitrines, et la galerie où conduisait un joli escalier pratiqué derrière le bureau. Vraiment, le local était beau. Là devaient venir s'étaler les produits de l'industrie vaudoise, en exposition permanente, avec vente à prix fixe. Là on trouverait l'adresse des fabricants; mieux que cela, on pouvait, séance tenante, leur adresser des commandes (1). Voilà ce que Benjamin Corbaz et M. Pflüger avaient créé, dans ces solitudes, au milieu des boues. Il y avait là un germe de vie, un vent d'avenir. Tel fut le but primitif du bazar vaudois.

Cet établissement fut une conception bien entendue, un moyen excellent pour faire connaître nos industriels et nos industries. Aussi vit-on le Chemin-Neuf devenir le rendez-vous d'une compagnie que, jusque là, on n'y rencontrait guère. Le bazar fut le quartier du progrès.

Le germe déposé au Chemin-Neuf, se développa. En 1834, il se forma un comité chargé d'organiser une exposition vaudoise des produits de l'industrie. M. Auberjonnois, qui depuis fut préfet, eut la présidence de ce comité; le docteur Zink en eut la vice-présidence.

On décida d'abord que l'exposition aurait lieu au bazar, et certes, on lui devait bien cet hommage. Mais on finit par la placer au Casino, où elle fut ouverte avec la session du Grand Conseil de mai 1834. Messieurs les étudiants furent chargés de faire les honneurs de la salle, et organisés par escouades fonctionnant alternativement. L'exposition occupa toute la grande salle du Casino et la salle adjacente. Le Jura n'y mit qu'une boîte à musique; Lausanne quelques tableaux, des tressages de paille, un secrétaire-coffre-fort modèle. Le régent des Planches exposa des tableaux représentant le pont de Montreux, ses gorges et ses cascades. Un amateur y envoya un modèle de machine destinée à l'irrigation des jardins. Le dernier jour, M. Grema, brasseur, au bout de l'Halle, à l'endroit où est aujourd'hui le Cygne, exposa un bouquet avec le vœu écrit que l'on instituât des expositions de fleurs et d'horticulture.

Ce qui s'est fait dès lors appartient à l'histoire contemporaine. Nous nous bornons à indiquer les travaux du début.

J. Z.

(1) Les exposants payaient aux propriétaires une finance de magasinage, plus une commission sur le prix de vente.